

bandits qui nous poursuivent de leurs haines et qui ne cessent de nous insulter.

Mais je voudrais les voir roués en pleine place publique, ces misérables.

Je voudrais.....

.

Ce n'est pas aux anglais honorables que j'en veux, je l'ai déjà dit ; ce n'est pas ceux qui ont protesté publiquement, il y a huit jours, contre les attaques du *Herald*, que je veux atteindre, non, car ceux-ci sont de braves et honnêtes citoyens qui ont droit à notre estime.

Mais c'est aux autres à qui je dis : "Dent pour dent, œil pour œil," et cela sans trêve ni merci, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leurs torts et qu'ils aient appris à nous respecter comme nous devons l'être.

Non, je ne suis pas trop dur, je suis juste, et la guerre nous étant déclarée, je combats à mon poste comme tout canadien doit le faire.

.

Le mot de la fin m'est fourni par une brave femme que je regrette de ne pas connaître.

Mon ami, G. Désaulniers, l'auteur du *Dernier vive le Roi*, était ces jours derniers en villégiature à Sainte-Rose.

Un soir qu'il s'était aventuré dans la campagne, en admirant l'admirable poème écrit par Dieu, il s'aperçut bientôt qu'il s'était égaré.

Une femme, en voiture, passait par là.

—Pardon, madame, j'ai perdu mon sentier et...

—Je suis bien pressé, monsieur, interrompit la bonne habitante, mais si je le retrouve je vous l'enverrai.

Et elle fouetta sa bête...

Vous voyez d'ici la tête de Désaulniers ; ses cheveux étaient frisés comme des baguettes de tambour...

ARRIÈRE SAISON

Le Temps a sur son aile emporté nos adieux,
Et de la saison morte aussi vite que née,
L'image m'en revient, plus vieille d'une année,
Rapportant un écho de mes premiers vœux.

Ma tendresse en naissant par d'autres condamnée
A trouvé, las déjà, ton cœur sourd à mes vœux ;
J'en ai semé la cendre à tous les vents des cieux ;
Pour que sa tombe un jour n'en soit pas profanée.

Couds au même linceul nos regrets superflus,
De ces feux presque éteints, il ne nous reste plus
Qu'un parfum qui s'exhale et que la nuit emporte ;

Et pour toi, pauvre enfant, quoiqu'on puisse t'offrir,
A l'amour désormais n'entrouve plus la porte...
Il ne faut point aimer, si l'on ne sait souffrir !

NOËL PAYS.

Montréal, septembre 1885.

LA VACCINATION DU CHOLÉRA

(Voir gravures)

DEPUIS que Pasteur a démontré l'existence des infiniments petits, des *microbes*, et leur action pathogénique, depuis qu'il a révélé le grand problème de la vaccination des maladies épidémiques, un immense horizon s'est ouvert brusquement devant la médecine ; ce que Pasteur avait fait pour les animaux, chacun de nous a pu espérer qu'on parviendrait à le faire pour l'homme. Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Tout le monde connaît une maladie particulière aux poules qui, par son caractère épidémique et par la rapidité avec laquelle elle fait succomber l'animal, a mérité le nom de *choléra des poules*. Après avoir prouvé que l'agent de cette maladie est un microbe, Pasteur remarqua que ce microbe, cultivé dans du bouillon, perdait de sa virulence avec le temps. Un même bouillon de culture, essayé tous les quinze jours sur une dizaine de poules, donne les résultats suivants : pendant le premier mois, les dix poules succombent toutes ; au deuxième mois, il n'en meurt plus que 7 ou 8 sur 10 ; au troisième, 2 ou 3 ; enfin, après 4 ou 5 mois, il n'en meurt plus du tout ; et chose étrange, si après cette inoculation bénigne on leur injecte un virus violent, elles ne meurent pas ; elles sont donc vaccinées.

C'est là la première étape de la vaccination microbienne qu'il ne faut pas confondre avec la vaccination Jennérienne. Le vaccin de la petite vérole est pris dans la pustule du cowpox des trayons de la vache ; sa nature est mal connue : nous ne pouvons pas le fabriquer, nous sommes forcés de l'emprunter à la race animale.

Il est certain que, d'une façon générale, il n'y a aucune différence physiologique entre les maladies épidémiques de l'animal et celles de l'homme. On avait donc le droit, en se guidant sur les travaux de Pasteur, de chercher le vaccin du choléra. C'est ce qu'à fait le Dr Ferran. Est-il en possession du vaccin du choléra ? C'est ce qu'on ne peut encore affirmer définitivement, mais les faits parlent de plus en plus en sa faveur.

Du 1^{er} au 30 juin, à Alcira (Espagne), où la moitié de la population avait été vaccinée par le Dr Ferran, il y a eu 148 morts parmi les non inoculés et 13 morts parmi les inoculés, c'est-à-dire que le nombre des premiers est plus de dix fois plus fort que le nombre des seconds. On le voit, les résultats furent merveilleux. Était-ce un fait isolé ? Le hasard se plaisait-il à favoriser un audacieux ? Non ! L'expérience a démontré suffisamment aujourd'hui l'effet prophylactique du vaccin du Dr Ferran. Nous avons sous les yeux des statistiques recueillies dans diverses villes espagnoles par les médecins de ces villes, et toutes démontrent une grande diminution de mortalité parmi les habitants qui se sont soumis à l'inoculation.

Venons à nos dessins.—Les croquis des deux bras font voir, l'un l'opération, l'autre ses effets. Les autres représentent les agents de la maladie et leurs divers états dans le cours de leur évolution.

Les virgules et spirilles ont été trouvées dans les déjections des cholériques par le Dr Koch.

Le Dr Ferran, en cultivant le baccille-virgule, a vu, après cinq ou six cultures, se former au sommet des spirilles, des corps *oogones* ou *oosphères*, qui tantôt se trouvent à l'extrémité d'une seule spirille, tantôt au contraire réunissent deux spirilles.

Les *oogones* ou *oosphères* subissent un mouvement de rétraction dans leur masse protoplasmatique ainsi que le montre la figure (3^o).

Dans l'épaisseur de certains spirilles se forment des corps sphériques, les *spores* (figure 4).

D'après le Dr Ferran, les corps *oogones* seraient les organes mâles qui vont féconder les spores. Une fois fécondés, ceux-ci deviennent des corps *mûriformes* (figure 5).

De ces corps mûriformes se détache un long filament visible, pendant une ou deux secondes, qui bientôt se rétracte de bas en haut et forme une spirille (figures 6 et 7).

Cette spirille tombe dans la masse du bouillon et se fragmentant forme des virgules (figure 8).

Tel est le cycle de l'évolution complète du microbe du choléra.

LE RÉCIT D'UN AUMONIER

«**H**é ! oui, mon cher ami, me disait l'abbé V..., il m'a été donné souvent, durant ma longue carrière d'aumônier des hôpitaux, d'être mêlé à des événements extraordinaires, qui ont rempli mon âme de la plus douce des joies et m'ont fait bénir, avec des larmes de reconnaissance, l'éternelle Providence des hommes.

—Tenez ! je vais vous raconter ce qui arriva, il y a quelques années, à l'hôpital de X... Je le peux sans indiscretion.

Un matin, on apporta à l'hôpital un homme qui venait d'être écrasé par une voiture de maître. C'était un paysan. Il paraissait avoir un peu plus de quarante ans.

La visite n'était pas encore terminée. On s'empressa autour de lui.

J'arrivai au moment où, après mille soins, il ouvrait les yeux. Il souffrait atrocement. Il regarda tout le monde avec effroi et, me voyant, il me dit, pouvant à peine parler, mais avec une expression des plus dures.

—Que me voulez-vous, vous ?

—Mon ami, lui répondis-je en m'approchant de son lit, je voudrais pouvoir vous guérir, voilà tout.

—Vous n'êtes pas médecin, fit-il ?

—Non, mon ami.

—Eh bien ! allez-vous-en.

—Et pourquoi ne voulez-vous pas que j'unisse mes soins à ceux de toutes ces personnes qui sont autour de vous.

—Allez-vous-en ! fit-il encore.

N'ayant pas l'habitude d'insister auprès des malades, je m'éloignai, mais avec la pensée de revenir un peu plus tard. Comme je m'en allais, je l'entendis qui disait :

—Ce curé m'a fait peur.

Une heure après je revins. Il paraissait beaucoup plus calme. Deux religieuses étaient près de lui.

—Hé bien ! mon ami, vous sentez-vous mieux ?

—Je sens que c'est fini, dit-il gravement.

—Il ne faut pas désespérer ; vous êtes fort, vous serez bien soigné ; allons, du courage !

—Je vous dis que c'est fini... Ah ! fit-il avec colère, le gredin !

—De qui parlez-vous, mon ami ?

—Eh ! parbleu, de celui qui m'a mis dans cet état.

—Le connaissez-vous ?

—Si je le connais... Oh !...

—Mais les agents de police ont pris son adresse, et, certainement, quand vous pourrez sortir d'ici, il s'empressera de réparer autant que possible le malheur dont il est la cause et vous la victime.

—Tout cela, c'est bon ; mais je sortirai d'ici les pieds en avant, et je serai cloué jusqu'au bout. Je veux qu'on me l'amène.

—C'est bien, mon ami, on le fera prévenir.

—Merci, dit-il en me regardant fixement, je compte sur vous.

Il se reprit aussitôt et dit :

—Puis-je compter sur vous ?

—Vous le pouvez, mon ami.

L'effort qu'il venait de faire pour parler l'avait fatigué. Il ferma les yeux. J'attendis un instant, et voyant qu'il paraissait sommeiller, je me retirai en disant aux religieuses de me faire prévenir aussitôt qu'il se réveillerait.

Une demi-heure à peine s'était écoulée, qu'une Sœur me vint appeler.

—Venez vite, le malade vous demande.

Je courus. Il m'attendait, en effet.

—Est-on allé chercher mon homme ? me demanda-t-il.

—On y est allé. Je pense que, si on le trouve, vous le verrez avant peu.

—C'est bien... Je vous remercie... Voyez, je n'en ai pas pour longtemps... Il faut arranger ses affaires... J'ai ma femme... Elle va se trouver sans pain... Mes enfants gagnent leur vie, eux, mais ne pensent guère à nous... Et puis l'autre...

—Vous avez raison, mon ami, il faut arranger ses affaires, toutes ses affaires. Et bien que vous ne deviez pas désespérer de guérir, il faut aussi penser à Dieu et à l'autre monde.

Il eut comme un frisson et dit :

—L'autre monde !

Puis il baissa les yeux et parut réfléchir.

—Voyez-vous, monsieur le curé, dit-il en me faisant signe d'approcher tout près de lui, pour moi c'est bien fini, et je n'ai plus peur, mais je ne veux pas que ma femme aille en prison.

Je m'empressai de l'interrompre.

—Mon ami, lui dis-je, si vous avez quelque grave aveu à me faire, il ne faut pas me parler ainsi, mais vous confier à moi dans le secret de la confession.

—Vous voulez que je me confesse.

—Je ne veux rien du tout, mon ami ; je vous dis seulement que si vous avez un poids sur la conscience, il faut vous en décharger dans le secret de la confession. Autrement, je ne pourrais pas vous entendre.

—Eh bien ! je vais me confesser... Il y a bien longtemps... Tenez, je sens que ça me soulagera... Oui, le poids est lourd...

Les religieuses s'éloignèrent, et voici ce qu'il me confia. Je peux vous en parler, car ses déclarations furent consignées par un acte authentique, dicté par lui, en présence de deux témoins.

Il était né et s'était marié très jeune dans un petit village. Au bout de quelques années, il était trois fois père. Son patrimoine n'étant pas suffisant pour les besoins de son ménage, il faisait des journées chez les gros propriétaires du pays.

(La fin au prochain numéro)